

Paul Eluard & Jean Paulhan Correspondance 1919-1044, établie et annotée par Odile Felgine et Claude-Pierre Pérez, présentée par Claude-Pierre Pérez, Editions Claire Paulhan, 2003.

Les éditions contemporaines de Correspondances deviennent une authentique méthode, en particulier chez cet éditeur expérimenté des « littératures autobiographiques » qui compte déjà une quinzaine d'ouvrages soignés et agréables à lire. Le lecteur y apprend à serrer la vérité sans se priver des bonheurs de l'illusion : échos des fictions, dessous de la création poétique — jamais épuisés! — sont autant d'annexes parallèles et éclairantes des productions littéraires, des engagements existentiels qu'il ne faut pas négliger, de tout ce qui constitue cette « marge » où se mélangent l'histoire et la littérature, l'esprit et la lettre, l'intellect et la matière.

Il y a chez Paulhan un don de la modernité qui tout de suite fascine Eluard et favorise leur entente. Ainsi, dans l'éloge qu'il fait en 1942 à la Préface de Jean Paulhan au livre du romancier Duranty¹ *Le Malheur d'Henriette Gérard*, « Un primitif du roman : Duranty », Eluard s'enthousiasme : « Je suis ébloui par ton Duranty. Oui, le réalisme finit mal », jusqu'à rêver d'un Paulhan qui analyserait de la même façon « Nerval et Hugo, Rimbaud, Verlaine ou Laforgue ». Mais Paulhan a trop le souci de réserver son talent de découvreur et de servir la poésie contemporaine.

Les dates de cette correspondance parlent d'elles-mêmes. On sort à chaque fois d'une guerre mondiale, et dans des conditions différentes. Elles jouent un rôle dans la rencontre des deux hommes, puis dans la distance abyssale qui va les séparer. Il faut préciser tout de même que les divergences, atténuées au départ, vont apparaître et se confirmer entre-temps et occasionner une première rupture suivie d'un long silence. Des encarts bienvenus en italiques nous permettent de suivre les phases de cette relation difficile, tantôt solide et chaleureuse, tantôt violemment atteinte par l'incompatibilité des prises de positions, en fonction de la carrière de deux hommes passionnés par leur action.

Le contact entre Eluard et Paulhan intervient tôt dans la carrière des deux hommes. En 1919, Paulhan est déjà introduit dans les milieux intellectuels et littéraires qui vont intéresser directement Eluard, mais il n'a pas encore donné sa mesure dans les domaines de la revue et de l'édition, il ne devient responsable de la *N.R.F* qu'en 1926 à la mort de Jacques Rivière et

1 Merci à l'éditeur pour les index (nom des auteurs et nom des œuvres)!

ne devient officiellement directeur de cette revue attachée aux éditions Gallimard qu'en 1935. Eluard a envoyé son livre *Le Devoir et l'inquiétude* à l'auteur du *Guerrier appliqué* qui s'est déclaré « charmé » et souhaite faire connaissance. C'est donc un Eluard d'avant le surréalisme qui se présente à Paulhan, et leur échange est rapidement marqué par l'expression de leur goûts littéraires non sans affinités. C'est surprenant et d'un grand intérêt. Tous deux ont le souci d'authenticité, de vérité. Ainsi Paulhan se donne-t-il à voir dans ses « trente-trois ans », soit onze ans de plus que son nouvel ami. « Paulhan, Ramuz, Gide, Valéry, Claudel, Julien Vocance » sont pour lui « dans la pleine lumière de la vérité » et il compte sur le premier, qui ne se dérobe pas, pour lancer sa revue *Proverbe*. Voici un titre qui plaît au familier des Hain-Tenys malgaches, qui a commencé une thèse en rapport avec cette forme d'écriture brève, alors peu commune. Ce qui n'était pas prévu, c'est l'irruption de Tzara et de Dada sur la scène littéraire et la place que leur accorde Eluard dans son projet. C'est la rencontre, juste après Paulhan et grâce à ce dernier, d'Eluard avec André Breton. Tout alors va aller très vite. Tout en maintenant ses participations, présentes dans les lettres au même titre que les poèmes dans celles d'Eluard, Paulhan semble mal à l'aise : « [...] il est entendu que vous ne mettez mon nom dans *Proverbe* que si je vous le demande — c'est-à-dire si ça en vaut la peine. » Quand Eluard, dans une lettre compliquée, dont il n'est pas très fier, écrit en 1920 : « [...] je hais la N.r.f. et la littérature » et « Je n'aime plus du tout Gide », on sent que l'influence des surréalistes se fait bien plus prégnante que ce n'est le cas pour Jean Paulhan, de plus en plus impliqué dans une revue littéraire attaquée tapageusement par les nouveaux venus. Au final, les démêlés de la *N.R.F.* avec les tenants du surréalisme et son chef de ligne André Breton font exploser le colérique Eluard qui prend le parti de « [son] ami Breton » en des termes d'une extrême violence dans sa lettre du 10 octobre 1927.

Mais le groupe surréaliste est lui-même destiné à exploser rapidement. Si grave que soit cette première rupture elle s'effacera — très progressivement, certes — devant l'estime réciproque dans laquelle les deux hommes tiennent l'œuvre l'un de l'autre. On passera du « tu » de jadis au « vous » des temps froids, puis au « tu » de nouveau en 1937. Pour avoir ainsi pu renouer, on pourrait compter sur une amitié désormais inaltérable. Elle résiste à l'engagement communiste d'Eluard, qui invite tout de même à prendre en considération l'existence de différences importantes au niveau politique et dont l'enjeu pourrait un jour devenir encore plus menaçant que la révolution surréaliste. La Résistance concourt à masquer d'éventuels

malentendus. La volonté de produire et d'agir joue un rôle essentiel et en août 1940, pressé de regagner Paris, Eluard écrit : « Je veux rentrer. Je compte les heures. Je travaille. Je travaillerai. » On a peine à penser aujourd'hui que la création du C.N.E. (Comité National des Ecrivains) les réunit encore, jusqu'en 1944 : les lettres sont familières et amicales, nourries de rencontres, attentes, invitations, remarques littéraires et picturales... Il sera la cause fatale de la rupture, à la fin de la guerre. Faute d'autres documents, une dernière lettre de Jean Paulhan clôt cette correspondance. Les notes, dans leur longueur véritable mine de richesses historiques et biographiques, nous permettent de suivre la querelle au-delà des déclarations officielles. On connaît la disparition du nom de Jean Paulhan des *Lettres françaises* et ses démêlés avec l'épuration, au premier rang de laquelle se trouve Paul Eluard. On en apprend beaucoup plus.

Tout cela prend fin avec la « Lettre aux directeurs de la Résistance » adressée par Jean Paulhan à ses anciens compagnons d'armes en 1952. Par une ironie du sort, la mort soudaine d'Eluard cette même année intervient au plus fort des circonstances qui justifient cette seconde rupture, ainsi rendue définitive, celle-là.

Kéchichian, Patrick. *L'aiguille de minuit*. Paris : Editions du Seuil. 2004.

Sans entrer dans le détail des motivations personnelles, nous dirons d'abord que *L'aiguille de minuit* est un livre qui inspire. Faut-il justifier cette proposition ? N'est-ce pas l'impossibilité même de le faire qui lui donne toute sa force ? Il n'est pas innocent que le caractère de l'ouvrage soit d'ordre métaphysique. Le sous-titre d'ailleurs, « Carnets de l'Alpiniste », nous invite à nous rapporter à un texte antérieur : *Les origines de l'alpinisme*, lui-même sous-titré « Exercices spirituels », signé du même auteur. Les deux textes ne se ressemblent pas : à première vue la structure fragmentaire se maintient. Mais les jeux d'énonciation et de typographie, le ton, n'y sont pas les mêmes. Rien pourtant ne les oppose sur le plan de l'essentiel que nous proposons de nommer le paradoxe des hauteurs. Tout au plus le titre « *L'aiguille de minuit* » aiguise-t-il l'attente d'une pensée complexe, paradoxale, énigmatique somme toute, dans sa façon de se tenir à la lisière du langage, dans le frôlement de la référence, comme si cet Alpiniste-là s'était risqué à différer le sens de ce qui devient dès lors un « lieu commun » : avant d'ouvrir la page de couverture, en effet, — que le